

Denis CLARINVAL

NUIT SPIRITUELLE



PRELUDE

LE CREPUSCULE SPIRITUEL

Rencontré en silence à l'orée de la forêt

Un gibier sombre ;

Contre la colline finit sans bruit le vent du soir,

Cesse la plainte du merle,

Et les douces flûtes de l'automne

Se taisent dans les roseaux.

Sur un nuage noir

Tu traverses, ivre de pavot,

L'étang nocturne,

Le ciel étoilé.

Toujours résonne la voix de lune de la sœur

À travers la nuit spirituelle.

(Georg Trakl, « Crépuscule spirituel », 1913-14)

Au crépuscule, prélude à la nuit, quand le jour s'efface et avec lui la lumière, les artifices et les idoles, on voudrait le retenir,

demeurer dans sa clarté mais le nocturne déshabille le monde, en fait tomber les masques et sous nos pieds le sol, que l'on croyait si ferme, se dérobe soudain dévoilant ses failles, ses gouffres, ses abîmes.

C'est l'heure du grand mensonge des enchantements ; la nuit se fait diurne et, dans l'espace de quelques rêves, elle renoue le déchiré, rassemble le fragmenté et rebâtit le monde sur le champ de ses ruines. Ce qui a chu dans le déclin du jour s'oublie sur le bord du repos qui n'attend plus que l'aube et l'éclat d'un nouveau jour : les hommes sont ignorants de leur détresse.

Le voici qui revient, pareil à tous les autres, ce jour qu'on appelait de toutes nos peurs ; quand il déchire les dernières ombres, nos mains se tendent et nos regards s'assurent : l'infidèle est pardonné. Il étend sur le monde son manteau de lumière, redonne vie aux idoles effondrées dans la nuit. Rosée du matin, la nuit a pleuré sur nos vies, larmes effacées déjà par les premiers rayons. La clarté matinale s'étire comme un linceul sur le cimetière des rêves, pudeur du jour qui habille de lumière la nuit du monde.

Les mains se joignent devant des dieux de marbre ; dans la vallée, muette encore, résonne un glas qui meurt dans les oreilles : dans la nuit sombre un poète s'est pendu à la corde de ses délires, un étranger dans le trafic du consentement. Qui

braira sa partance ? Un autre fou peut-être, un absent de la foule, un faible parmi les hommes qui en brise le silence, oublié par les dieux quand ils se sont enfuis.

Il parle une autre langue, trop lointaine pour qu'un vieux s'en souvienne ; sa parole est obscure aux regards éblouis de torrents de lumière, malice du premier âge, une offense à la sagesse. Serait-il un démon de semer le désordre en tout ce qui s'agence ? Le langage, dit-il, se brise sur le réel et il s'effondre dans les fissures du monde ? Serait-il voyant par-delà tous nos mots, nos représentations et nos captures ?

Ce monde, dit-il, est le miroir des hommes car l'homme n'est que reflet contenté de ce qu'il voit. Les dieux, dit-il encore, se sont enfuis d'un monde qu'ils ne peuvent habiter car il est trop humain et cependant si peu. L'homme imagine que depuis longtemps déjà il s'est accompli, ignorant qu'il est encore à naître. L'homme est une corde tendue sur un abîme infini, un horizon fuyant qu'on ne saurait atteindre. Ce qui est tragique, ce ne sont pas les yeux crevés du fils de Laïos : c'est l'impossible humanité.

La lumière du jour, trop vive, défigure le monde par ses morsures et l'enchaîne dans la splendeur de son éclat, réverbération du regard qui en masque la vue. Le monde devient l'écrin de nos yeux de cristal et de tout ce qu'on en voit bien peu s'y trouve

tandis que la lumière efface dans l'ombre ce que toute chose invite à regarder : l'éblouissement n'est que l'obscur d'un impossible regard.

Le monde se fait tableau de nos moindres illusions et le langage s'étouffe en dévotions : « Fides aut ratio », les deux visages d'une même idole, mais c'est un chardon planté sur la tombe de l'Esprit. Courbé et asservi, le langage s'effondre dans la génuflexion. : il ne nomme plus, il s'efface dans la transparence du simulacre.

NUIT SPIRITUELLE

Crépuscule ! Je traverse le champ de pierres, ville calcifiée,
Le sang nocturne efface mes pas, dans la forêt s'enfuit le gibier
Sombre et dans le parc abandonné les dieux anciens, pétrifiés,
S'écroulent dans le silence, poussière divine. Les idoles ont
Refermé leurs bras, le sommeil est abîme, le repos efface toutes
Les mémoires, métamorphose dans les couloirs du rêve, le jour
Se redéploie dans les miroirs du songe. La ville est un étang sans
Rives, reflets d'étoiles sur les murs de cristal, la terre a capturé
Le ciel nocturne, linceul étiré sur le monde, les masques se défont

Sur des visages absents. Suffocation ! Les mots se taisent au fond
Des gorges, lèvres soudées d'un orant sans prière, genoux
écorchés
Sur le sol épineux, sabres les pierres d'un chemin sans issue,
Étouffée la plainte du passant de la nuit, lanterne brisée sur
Une statue égarée dans l'obscur, la lumière n'amplifie que la
nuit.

Mais où sont-ils les dieux enfuis ? La nuit du monde ne
Serait-elle qu'un voile sacré déposé comme des paupières
Sur nos regards absents ? Bien trop loin ce qui est proche,
Au bord des âmes creusées, fissurées, inhabitables comme
Des cavernes oubliées, et loupes ces hommes fuyant le visage
Blanc de la mère errant sur les sentiers nocturnes, mordant le
Bleu des jours brillant sur les rochers dès l'aube quand, rosée,
S'effacent dans la cendre les larmes de la nuit et d'or tout ce qui
Semble dans la lumière obscure. Dans le buisson d'épines,
plaintif
Le chant de l'ange, éteint le feu dans l'âtre et de glace l'humain

Bercé par ce qu'il croit encore, un fard sur sa détresse,
aveuglement

Du regard qui jamais se dépose, toujours en fuite, errance dans
le

Désert d'un infini présent et passe la vie, un jour seulement pour
Traverser le monde, la nuit n'est qu'un fragment d'absence.

Nuage sombre ! Le frère survole l'étant pierreux, muettes les
étoiles

Qui rien n'éclairent, nuit spirituelle d'un homme avide de ce qu'il
Peut nommer dans la clarté du jour, mensonge du verbe qui ne
Peut rien saisir et se dissout dans le sans-nom, mystères du
Monde enfuis sous le faux poids des mots qui meurent au bord
Des lèvres. Et puis... Crépuscule des idoles, insaisissable la fleur
Bleuâtre du chardon planté au cœur de l'Esprit, et l'ange se
cache

Dans les épines de ce buisson nocturne, s'enfuit l'infirmes plus
petit

Que son ombre, murmure du frère qui veille sur le haut du
chemin,

Un brin de folie a traversé la nuit, lumière fragile sur la sente des
Ténèbres, souffle de l'Esprit qui conduit au rivage d'un possible
horizon,

Braise couvant sous la cendre d'un monde consumé de vains
mots,

Dans la clairière où l'Esprit se fait jour d'un devenir tragique,

« Toujours résonne la voix de lune de la sœur

À travers la nuit spirituelle. »

LE CHARDON

« Peuple à genoux, attends ta délivrance » car l'heure

Est solennelle : un sauveur nous arrive pour effacer la

Tache originelle et de son dieu arrêter le courroux. Genoux

À terre, langage de dévotion prosterné devant l'idole, que

La foudre céleste sur toi ne s'abatte et que veillent en ton cœur

Les mots de ta raison, le chardon a fleuri dans le cœur de l'Esprit :

Prends cette fleur comme une ivraie, elle n'appelle que les ânes,

Brise-la de tes mains froides, qu'elle ne soit que poussière au

Vent d'un Esprit qui succombe aux terres fertiles de la sagesse,

De cendres soit l'Esprit qui chante en ce chardon, muet soit
l'ange

En son buisson d'épines et brillent toutes vos prières dans la
clarté

Du monde, pliez, paroles, et adorez le contentement qui sied aux
Hommes fidèles. Laissez là vos âmes sur le bord du chemin,
pourquoi

Vous encombrer : mêmes vides elles sont trop lourdes encore.

Et l'homme s'est prosterné, genoux à terre devant l'idole,
torrent

De mots au bord des lèvres, ivresse d'un cœur trop grand pour
Le simple du monde et trop petit pour l'embrasser d'amour.

La main tendue vers le chardon pour en couper la fleur, son
genou

S'est posé sur le sol épineux, sentinelle de l'Esprit dont sont

Parés les anges, la douleur devient cri du langage qui s'efface et

Alors se redresse sur les bords du silence. Stupeur quand
s'enfuient

Les idoles vaincues par un chardon, que s'écartent les épines
pour que

Paraisse un ange : déchire, épine, tous les linceuls du verbe
déposés

Sur le monde et brise le voile sacré des paupières de l'Esprit.

Obscur le monde dans l'éclat d'une lumière aveuglante, de failles
Et d'abîmes où le langage dénoue ses fils, indécidable dans le
silence

De son échec, torpeur quand s'en vont les idoles et avec elles

Le dire, fracture du monde d'où s'échappe l'impensé, le jamais
dit,

Sur le fond pierreux de l'abîme le langage se fissure et puis se
brise

Comme un miroir fragile, trop fragile et l'homme, nu, s'absente
de ses

Propres reflets. Les regards se croisent dans le silence, inquiets
d'une

Soudaine ignorance, dans sa vacuité l'âme se réinvente, le
devenu

S'efface devant le devenir, le verdict tombe, tranchant,
déchéant :

Les hommes n'existent pas, qui peut les inventer ? Qui les rendra

Dignes de ces dieux qui les hantent ? Et de l'Esprit aussi dont le souffle

À nouveau effleure la peau du monde ? Et du langage enfin dont il

Se croyait maître et qui vient de tomber comme des larmes d'adieu ?

Dans la nuit sombre qui tout enrobe, il se détourne des étoiles qui

Scintillent sans lumière et son regard se dépose sur le proche, la lune

Blanchâtre, discrète et lumineuse pourtant de sa pâleur, la lune

Fidèle à toutes les nuits, non pas soleil qui nous aveugle de ses rayons

Mordants, mais lumière humble dans la tiédeur du soir et la nuit

Ténébreuse. Et c'est toi lune, icône de l'Esprit, qui nous éclaire sur

Nos chemins nocturnes, trop faiblement pour briser l'horizon mais

Assez pour qu'aucun ne se perde dans les bras de l'obscurité.